

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

LE MÉDECIN DAQUIN

PAR LE DOCTEUR GUILLAND FILS

Membre de l'Académie royale de Savoie et de la Société Médicale de Chambéry,
Correspondant de la Société de Médecine pratique de Montpellier,
de la Société nationale de Médecine de Lyon,
de la Société Vaudoise des Sciences médicales,
etc., etc.



CHAMBÉRY

CHEZ PUTHOD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1852

Extrait des Mémoires de l'Académie royale de Savoie,
(2e série, — tome II.)

Chambéry, impr. de Puthod.

NOTICE BIOGRAPHIQUE



Si les sociétés savantes sont surtout recommandables pour la protection impartiale qu'elles accordent aux travaux contemporains, elles doivent ensuite leur plus grande sollicitude à la mémoire de ceux qui servirent et illustrèrent la patrie. Aussi, dès que l'Académie m'eut fait l'honneur de m'agréer dans son sein, songeant combien j'avais peu de titres à cette haute distinction, j'ai pensé lui offrir pour mon premier tribut l'esquisse d'une vie glorieuse pour notre Savoie et particulièrement pour Chambéry.

Mon choix n'a pas été difficile. A cette distance favorable, où les choses et les hommes revêtent leurs proportions véritables, — à cet instant fugitif d'opportunité biographique, où les souvenirs personnels et une tradition récente font que l'histoire est encore du souvenir ; — à quelque cinquante ans derrière nous, vivait à Chambéry

un médecin, qui fut à la fois savant distingué, praticien habile, citoyen zélé ; — et sans dépasser sa large compétence, écrivit sur les questions les plus diverses, et fut activement mêlé à toutes les choses utiles d'une époque opérante, initiatrice et originale. — C'était le docteur Daquin.

Sa longue et affectueuse bienveillance pour mon père avait dès longtemps signalé son souvenir à ma prédilection. Auteur du premier traité complet publié sur les eaux d'Aix, prédécesseur de Pinel dans l'étude philosophique de la folie, contemporain et ami de Jean-Jacques Rousseau, administrateur de la commune et du département durant les années les plus difficiles de la Révolution, — la variété et l'importance de ses travaux, la gravité des événements au milieu desquels il vécut, m'ont fait espérer qu'un aperçu de sa biographie ne serait pas sans intérêt.

Joseph Daquin était né à Chambéry le 14 janvier 1732 [1], dans la maison qu'il habita toute sa vie, et où est aujourd'hui le bureau des hypothèques. Sa famille avait donné à la magistrature des membres distingués; et Claude Daquin, l'un de ses ancêtres, fut auditeur des comptes en 1608, et conseiller du duc Charles-Emmanuel Ier. [2]

[1] Registres des naissances de la paroisse de Saint-François, déposés à la cure de la métropole.

[2] GRILLET. Malgré de fréquentes inexactitudes, son *Dictionnaire* est encore le recueil le plus complet sur les hommes et les institutions de notre Savoie. Son article sur Daquin est reproduit plus ou moins exactement dans les diverses biographies et bibliographies françaises et italiennes. — Il y a une patente du 28 septembre 1627 portant « défense de poursuivre noble Claude Daquin pour le titre qu'il prenait, attendu les services de son père et de ses frères. »

A Turin, où commencèrent ses études médicales, Daquin entendit Somis, Brouardi, et suivit au Valentin les démonstrations botaniques de Donati. Il y prit son doctorat le 23 juin 1757, et passa ensuite à Montpellier, auprès du célèbre Fizes : puis, imprégné de l'esprit hautement philosophique de cette grande école, il se rendit à Paris, où enseignaient Bidault, Ferrein, l'apothicaire Rouelle, Bernard de Jussieu et Antoine Petit, lequel agréa plus tard la dédicace de l'un de ses ouvrages. — La rédaction soignée des leçons de ses maîtres indique l'élève studieux. Je retrouve parmi ses manuscrits une thèse soutenue sous la présidence de Bidault, et dédiée, selon le religieux usage de ces temps, *D. O. M.*, *virgini deiparæ*, *et sancto Lucæ*, *orthodoxorum medicorum patrono*.

Il revint à Chambéry vers 1762. Sa bonne éducation, ses connaissances étendues, non moins que sa supériorité dans son art, le firent aussitôt apprécier. Cinq ans s'étaient à peine écoulés, qu'il était déjà médecin de l'Hôtel-Dieu ; il remplit jusqu'à sa mort ces honorables fonctions. (Registres des hospices.)

Sa première publication médicale parut en 1773 : c'était l'*Analyse des eaux thermales d'Aix en Savoie.* [1] — Jugées déjà par les Romains dignes de leurs somptueuses constructions, gratifiées par nos princes, vers la fin du siècle dernier, du grand établissement royal actuel, objet sous l'empire français des plus vastes desseins, ces sources sont devenues aujourd'hui, grâce à des études multipliées et approfondies, grâce aussi à de splendides embellissements, le point de mire de la mode, de la

[1] Chambéry, chez Gorrin ; 184 pages in-8°.

science et des plus brillantes spéculations. Et dès longtemps tout ce qui touche à leur prospérité est une question vitale pour les médecins et pour les économistes savoisiens. Daquin l'avait bien compris ; il aborda ce sujet avec génie, avec amour : son nom restera dans l'histoire de nos thermes.

Ne nous arrêtons pas à la partie chimique de son ouvrage. Ecrite au moment où cette science entrevoyait pour la première fois l'étude des eaux minérales, elle fut sans doute remarquable pour l'époque ; et dans l'appréciation de ce nouvel instrument fourni à l'art de guérir, Daquin sut prévoir ses services, sans tomber dans les exagérations qui signalèrent plus tard certaine école médicale. Toutefois, son *Analyse* était destinée à vieillir en peu d'années ; elle devait être effacée bientôt par d'autres travaux, qui à leur tour ont disparu devant le laborieux et savant ouvrage de M. Bonjean.

Mais ce qui n'a pas vieilli d'une heure, ce que Daquin a pu reproduire presque sans modification trente-cinq ans plus tard, ce qui n'a pas été surpassé, ni même égalé, — c'est son *Hygiène du baigneur*, c'est *l'Analyse clinique des eaux d'Aix*, c'est ce que j'appellerai son *hydraulique médicale*. — A cette époque, où rien encore de vraiment pratique et de complet n'avait paru sur Aix, Daquin entre dans les plus délicates indications sur les aliments, les boissons, les promenades, le mode de vivre du malade. Ses avis sont marqués en général au coin d'une observation sage et minutieuse. On y trouve cependant quelques exagérations : telle, par exemple, la proscription du *café*, qu'il ne tolère que dans certains états maladifs, une ou deux fois la semaine, et seulement à titre de médicament. Nous ignorons aussi jusqu'à quel point le *riz* offrirait chez

les rhumatisants les avantages spéciaux sur lesquels insiste notre auteur... — Traçant d'une main expérimentée et ferme la nosologie thermale, Daquin s'inscrit contre le préjugé qui ne veut pas qu'on *mouille la goutte*. Il détermine le moment où les *paralysies apoplectiques* deviennent du ressort des eaux. Il distingue les *phthisies* qu'elles empireraient de celles qu'elles peuvent enrayer. En un mot, si l'on retranche quelques assertions trop absolues sur les purgatifs au début de la cure, sur l'emploi des eaux sulfureuses dans les maladies vénériennes, tout ce chapitre classe Daquin à côté des Bordeu, des Bertrand[1], de ces rares auteurs qui ont écrit sur les eaux minérales en grands praticiens et en médecins philosophes.

Alors qu'une grotte, divisée en deux par un pan de toile, composait l'établissement d'Aix, Daquin pressentit tout ce qui a fait ensuite notre richesse, notre désir ou notre regret. — Esprit actif et initiateur, il embrasse et combine dans son esprit les trois modes d'agir de l'eau minérale : son action mécanique, physique et chimique. Il parle le premier des *boues* et des *vapeurs ;* — il conseille les bains à haute température ; — il tire les frictions de l'oubli immérité où elles étaient tombées; — il demande une *buvette* spacieuse, comme celle que Baden possède aujourd'hui. Il établit la supériorité des bains de natation ou piscines qui ne devaient être introduits que soixante ans après. Il propose trois bassins gradués, l'emploi de l'eau d'alun pour la douche, celui de l'eau minérale refroidie en vase clos pour les mélanges, l'utili-

[1] N'était sa date trop récente, nous aimerions ajouter à ces noms celui du docteur Andrieu, professeur agrégé à la faculté de médecine de Montpellier, auteur de : *Essai sur les Eaux-Bonnes*. Agen, 1847.

sation de l'eau thermale pour une filature... Rompant pour la *douche*, avec la routine traditionnelle, il tient compte de la longueur du tuyau, du diamètre de la colonne, de sa division et de sa chute, de la fixité du membre et de sa direction par rapport à celle de l'eau : devinant ainsi ces innombrables modifications qui, plus tard, entre les mains ingénieuses des trois Despine, devaient faire de nos douches un remède unique par sa malléabilité et sa puissance, un modèle admirable et (de l'aveu des spécialistes étrangers) non encore imité. (DONNÉ, *Journal des Débats*, 23 août 1850.)

Aussi, quand en 1780 Victor-Amé voulut doter Aix d'un grand établissement, il composa le comité qui devait en étudier les plans des deux chefs d'artillerie et du génie, de ses premiers médecin et chirurgien, et de Daquin. — Sous ces inspirations, Robilante, élève du comte Alfieri, traça un dessin magnifique; mais on se ligua outre-monts contre un projet si avantageux à la Savoie, et l'administration des finances se chargea de le réduire à de plus modestes proportions.

En 1808, Daquin donna une deuxième édition de son livre.[1] — Depuis la première, Joseph et Ch.-Antoine Despine, Socquet et Bouvoisin avaient écrit sur Aix. Daquin fit lui-même justice de sa chimie; il rectifia tout aussi loyalement le conseil erroné de *médicamenter les eaux* pour la boisson ; mais il persista dans son anathème contre le *café*.[2] — Il critiqua certaines modifications au

[1] *Des Eaux thermales d'Aix;* 2me édition, revue et augmentée, par J. Daquin; 369 pages in-8°. Chambéry, chez Cléaz, 1808. — Elle est dédiée aux malades; la première l'avait été au roi.

[2] On raconte que le docteur ne prêchait pas d'exemple, et durant le blocus continental, il dut à l'amitié du préfet Poitevin-Maissemy de n'être point privé de ce doux poison.

plan de l'établissement, introduites par l'architecte en dépit des hommes de l'art, et rendit en passant un affectueux hommage au zèle et au bon esprit du directeur des bains d'Aix, le docteur Desmaisons. — Il parla des affections de l'âme durant l'usage des eaux avec sagacité et profondeur. Il s'éleva contre le luxe antihygiénique des tables d'Aix, et spécialement contre les vins étrangers mal à propos préférés aux bons vins du pays. — Il recommanda le massage que l'expédition d'Egypte venait de rapporter à l'Occident... — J'aimerais m'attarder encore sur cette grande et riche page des œuvres de notre auteur : mes études favorites m'y retiennent par un attrait particulier; mais il est temps d'abandonner ces doctes écrits, par lesquels Daquin ramenait à nos thermes les étrangers qu'en avait écartés la rivalité des médecins genevois.

Passons trois années, et nous le trouverons employant une ardeur presque égale à discréditer la fontaine de la Boisse. [1] — On a peine à comprendre aujourd'hui la chaleur et la ténacité de cette lutte. Maintenant, en effet, la minéralisation de cette source est un fait reconnu, mais réduit à sa juste valeur. — Notre laborieux chimiste. M. Saluces, a établi en 1830 qu'un kilogramme d'eau de la Boisse contenait dix-huit centigrammes de carbonate de fer. — En septembre dernier, dans le bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Savoie, M. Mortillet, étudiant les terrains de la Boisse, a distingué géologiquement l'*eau minérale* qui filtre à travers une assise de sable fin incrustée de *nodules ovoïdes de fer*, des autres eaux isolées de celle-ci, par l'*argile à foulon*, et qui

[1] Source ferrugineuse à deux kilomètres de Chambéry, sur la route de Belley.

forment dans la couche de *gravier* et dans celle de *terre rouge* deux étages de sources distincts de l'inférieur. — Enfin, les médecins de Chambéry, s'inscrivant tous ensemble en tête de la pétition dressée à Chambéry par l'un d'eux, afin d'obtenir l'établissement de trottoirs complantés le long de la route de la Boisse, ont ainsi manifesté leur adhésion à l'emploi de cette source, tout en contribuant à doter notre ville de sa plus belle promenade.

Mais au temps où écrivait Daquin, la chimie, armée seulement de quelques réactions peu significatives, ne pouvait éclairer suffisamment la religion du consciencieux docteur. D'autre part, les exagérations prodigieuses des partisans de la source, leurs réclames incessantes, irritaient la verve de cet esprit sévère, de cet ennemi juré de tout charlatanisme.

Aussi, quand parut la *Lettre* du proto-médecin Fleury[1], Daquin, aidé du pharmacien Sylvoz, en publia la réfutation.[2] Il défia la chimie de lui démontrer le fer; et le comte de L'Hôpital lui répondit par un enjeu de cinq cents louis.[3] — Daquin cita ceux que l'eau n'avait point guéris; mais un athlète nouveau descendit dans l'arène : un professeur de rhétorique, l'abbé Panisset[4], anathématisa,

[1] *Lettre sur les vertus des Eaux ferrugineuses de la Boisse*, écrite à *M. Potot*, etc., par M. Fleury, etc. — Une seconde édition, augmentée d'*Observations*, parut chez Lullin en 1778 (20 juillet). — Elle contient l'*Annotation sur les annonces attribuées au collège de médecine de Lyon*, la *Lettre de M. Potot*, sur le même sujet. (82 pages in-8°).

[2] *Analyse des prétendues Eaux ferrugineuses de la Boisse*, par Daquin. Chambéry, chez Lullin et Gorrin, 1777 (28 juillet); 35 pages in-8°. — Elle est suivie de la *Lettre du docteur Despine à Daquin*.

[3] Ce pari est annoncé à la fin de la lettre de M. Fleury, 2me édition. — D'autres paris moins considérables l'avaient précédé.

[4] *Boessia salutifera*, poème latin et français. Chambéry, 24 janvier 1782. Gorrin. 16 p. in-8°, sans nom d'auteur. — Cette brochure, que je n'ai retrouvée que dans la précieuse bibliothèque de M. le président Guillermin, a pour épigraphe ces paroles de l'évangéliste : *Fons aquæ salientis in vitam.*

en vers latins et français, ceux

Dont la bouche jalouse articule le faux
Pour tâcher d'avilir les précieuses eaux...
C'est à la piété, aux âmes innocentes,
Que j'ouvre avec plaisir mes sources bienfaisantes.
Tout est pour la vertu : le jour et la santé.
Loin d'ici le forfait, l'horrible impiété!..

Tandis que Daquin se débattait sous cette malédiction rimée, Chambéry s'était passionné pour la découverte qui devait l'enrichir. — Le conseil de ville organise une enquête sur les effets de ces eaux (29 août 1777). Les réponses transmises par les médecins paraissant s'accorder avec la renommée, l'intendant général ordonnance une somme de 1,036 livres pour restaurer la fontaine. Aussitôt la ville délibère qu'on abrégera le délai d'adjudication; et le lendemain, repoussant l'enchère trop lente à son gré, elle veut procéder d'office. — Bientôt après, on vote l'élargissement et la rectification du chemin de la Boisse (4 et 11 février 1778). Grâce à son zèle pour la naïade, le syndic de Chambéry, un marquis de Thônes, se dispose à passer à la postérité,

.... plus grand que les Titus...
Vir Tito major, jugi quoque dignior œvo.

Puis, comme l'enthousiasme allait croissant, et les dépenses parallèlement, l'intendant se voit obligé de restreindre la ferveur consulaire aux frais de pure conservation. Ce qui n'empêche pas que la Boisse ne continue de figurer à l'ordre du jour deux ou trois fois par mois. — Une commission municipale assiste, en juin 1778,

aux opérations analytiques du chimiste Boisset, qui reçoit, le 21 juillet suivant, *une pièce d'argenterie aux armes de la ville, du prix de 130 livres.* — On vote l'acquisition du terrain, et l'on obtient une ordonnance royale d'expropriation que le Sénat enregistre (1 et 22 juillet 1778).

Cependant les buveurs arrivaient de l'étranger, et les *pères de la cité*

Dictaient dans leur amour des décrets équitables
Pour ménager à tous des logements sortables...

Mais voici que la faculté lyonnaise s'émeut du départ de ses malades; son collége médical se divise en deux camps; et les journaux de Berne et d'Avignon, les presses de Lyon et de Chambéry, retentissent des éclats de la joûte scientifique. [1]

Vers la fin de 1782, la ferveur publique tiédit sensiblement. La réclame éleva de temps en temps la voix

[1] *Lettre contenant l'analyse des Eaux de la Boisse, pour servir de réponse à la brochure de M. Fleury,* par Chastaignier. Lyon, 1778. Regnault, 46 pages in-8°.

Lettre contenant l'histoire et un essai d'analyse des Eaux de la Boisse, par Boisset fils, pour servir de réponse à la brochure de M. Chastaignier; avec cette épigraphe de Beaumarchais : « Moins obligé d'avoir du talent « parce que j'ai du courage, la nécessité d'écrire contre un homme puis- « sant est mon passeport auprès des lecteurs. » Turin, Briolo, 1779; 69 p. in-8°.

Analyse des Eaux de la Boisse, par Tissier, maître en pharm. de la ville de Lyon. — Chambéry, chez Gorrin (8 mars 1779); 30 p. in-8°.

Observations sur la nature et les propriétés des Eaux de la Boisse, par Lyonne fils, chirurg. major au régiment de Maurienne. — Chambéry, chez Gorrin (2 avril 1779); 33 p. in-8°. — Cet écrit se distingue par sa modération et son ton impartial.

Gazette de Monaco, *Courrier d'Avignon*, n° 47 de 1778.

Gazette de Berne, du 15 mai 1778, n° 43.

sous le nom du *Solitaire de la Cassine* : Daquin y répondit par les *Réflexions d'un Cosmopolite*[1] ; et dans ses diverses publications postérieures, il n'omit aucune occasion de lancer un trait contre l'infortunée naïade, qui ne méritait en définitive « ni cet excès d'honneur, ni cette ignominie. »

Daquin interprétait largement la science médicale : tout ce qui pouvait s'y rattacher devenait l'objet de ses recherches. Les influences de l'atmosphère et des astres sur les phénomènes de la santé et de la maladie, captivèrent spécialement son attention. Il ne cessa de tenir journellement des notes destinées à asseoir la constitution météorologique de son pays; et quelques-uns de nos concitoyens se souviennent d'avoir vu, en traversant la place de Lans, ses instruments de physique suspendus à l'air sous sa galerie de bois peint. Il fut choisi pour faire dans ce département les observations météorologiques ordonnées dans tout l'empire, et consigna ses résultats dans les Annuaires du Mont-Blanc : ans XII, XIII et XIV. Il s'en servit aussi dans sa *Topographie de Chambéry*, et en tira la majeure partie des *notes* insérées dans sa *Traduction de Toaldo*.

Toaldo, professeur d'astronomie et de géographie à Padoue, avait écrit un ouvrage sur l'influence des astres, des saisons et des changements de temps, appliqué aux

[1] *Réflexions d'un Cosmopolite sur les réflexions du Solitaire de la Cassine, relativement aux Eaux de la Boisse.* In-4°, 1786. — Chambéry, chez Gorrin.

Réponse à l'article Littérature de la Feuille d'avis, *n° dernier au Solitaire de la Cassine.* In-4°, 1786. — Chambéry, chez Gorrin. — Je n'ai pu me procurer ces deux écrits; ils sont mentionnés dans un manuscrit contemporain que possède l'avocat T. Chapperon.

usages de l'agriculture, de la médecine, etc. Cette publication d'un météorologiste connu fit sensation. Daquin entra en correspondance avec l'auteur, et traduisit sa deuxième édition imprimée en 1781.[1] Indépendamment de la valeur intrinsèque de ce travail, soit par son exactitude, soit par le dévouement scientifique qu'il suppose, certaines circonstances vinrent lui donner un retentissement que l'auteur n'avait pas prévu.

L'enseignement de la théologie appartenait alors à Chambéry aux Dominicains. Les tendances jansénistes de cet ordre célèbre, et quelques scandales individuels avaient fini par amener une guerre sourde entre eux et notre clergé si remarquable en tout temps pour l'intégrité de sa doctrine et la pureté de ses mœurs.[2] — Or, il advint que l'abbé Chevalier ayant apposé son *visa* de censeur à la traduction de Toaldo, le père Caffe avisa certaines *notes* du traducteur, où l'*esprit de la nouvelle philosophie se montrait*, disait-il, *à découvert*... Sur quoi il refusa son approbation. — Ce blâme implicite de la conduite du censeur forma naturellement un grief nouveau, qui, s'ajoutant à tous les autres, fit éclater la querelle.

Dans une *Lettre d'un ecclésiastique français*, adressée le 8 octobre 1788[3], *à Mgr de Chambéry*, l'écrivain (qui

[1] *Essai météorologique*, etc., par Joseph Toaldo Vicentin. — Nouv. édition, traduite de l'italien par Daquin. — On y a joint la traduction française des *Pronostics d'Aratus*, traduits du grec en italien par M. Antoine-Louis Bricci, de Vérone. — Chambéry, chez Gorrin, 1784; in-4° de 317 pages.

[2] François Deville, chanoine de la Sainte-Chapelle, à Chambéry, a publié : *Préjugés légitimes contre le jansénisme*, etc.; 1786. — Brochure à laquelle le grand Arnaud répondit. (Grillet.)

[3] Je n'ai pu voir cette première lettre, mais sa date résulte d'un passage de la seconde, p. 96.

n'était autre que le prieur des Dominicains de Grenoble), se plaignit amèrement d'une coalition cléro-épiscopale, composée de MM. Rey, Lapalme, Guillet, Garrin et Chevalier, et organisée dans ce diocèse contre trois religieux de son ordre. « Leurs adversaires, écrivait-il, « étaient des molinistes et des sectateurs de l'infâme « morale des Jésuites... L'abbé Lapalme, supérieur du « séminaire, s'était permis un auto-da-fé de divers livres « de piété français... Le censeur avait repoussé de la « frontière les pieuses et savantes productions de Port-« Royal... Enfin, les religieux persécutés avaient avec « raison désapprouvé des notes toutes païennes... »

La réponse ne se fit pas attendre ; et comme de ce coté-ci on ne jugeait pas à propos de compromettre la dignité épiscopale, la signature porta le pseudonyme de *Moses, rabbin de la synagogue d'Amsterdam.* [1]

Là-dessus, nouvelle lettre de l'ecclésiastique français[2] : les sujets de plainte n'avaient fait que se multiplier.

« Par décrets définitifs obtenus de Turin, l'un des « Dominicains avait été exclu des Etats comme Français. « Le professeur de théologie avait été destitué. Le troi-

[1] *Réponse à la lettre d'un Ecclésiastique français écrite à Monseigneur de Chambéry, à l'occasion des Notes du traducteur de Toaldo.* — La date est placée par erreur, dans Grillet, en 1784 ; elle a dû paraître en nov. 1788, d'après les dates de la première et de la seconde lettre, et d'après les premières lignes de celle-ci.

[2] *Seconde lettre d'un Ecclésiastique français, pour servir de réponse à la lettre du soit-disant rabbin d'Amsterdam domicilié à Chambéry.* — In-12, sans indication au titre ; elle est signée J. B. P. V. P. D. D. D. G., et datée de Grenoble, le 15 janvier 1789. Elle porte à la fin la note suivante : « S'il s'imprime quelque réponse à la seconde lettre de cet ecclésiastique français, l'auteur est prié d'en envoyer un exemplaire au sieur Brette, libraire, place St-André, à Grenoble. » Cette lettre m'a été communiquée par mon ami le professeur Rabut, secrét.-adj. de l'Académie.

« sième, bibliothécaire, avait subi le même sort; et tous « deux, d'ordre de la Cour, avaient dû sortir de Chambéry.[1] — Le comte Curti, avocat fiscal général, avait « prohibé la *Lettre* de l'ecclésiastique et laissé vendre la « *Réponse* du rabbin. Il avait même, ajoutait le Dominicain, violé le secret des lettres adressées aux gens « suspects de jansénisme. » — Il ne m'a pas été possible de retrouver la deuxième *Réponse* du rabbin. (Elle est mentionnée dans le manuscrit de M. Chapperon.)

Ces choses se passaient en 1789, et déjà l'orage révolutionnaire grondait à l'horizon... Mais, rétrogradons de deux années, et nous trouverons Daquin éditant un travail, où devait plus spécialement briller son vif amour pour son pays et toute la variété de ses connaissances.

Les topographies sont rares : peu de villes ont la leur, même parmi celles qui surpassent Chambéry en importance et en population. Cela ne doit pas étonner; de tels ouvrages touchent à tout : hygiène, mœurs et coutumes, administration, mines, agriculture, industrie, commerce. Dans sa *Topographie médicale de Chambéry*, Daquin ne fut pas au-dessous de son entreprise; et la Société de médecine de Paris lui décerna un *jeton d'or*, avec le titre de correspondant.[2] — Il avait déjà écrit pour ses concitoyens dans un *Mémoire sur la recherche des causes qui*

[1] Le P. Caffe avait été relégué à Annecy, le P. Saillet à Montmélian. C'est là que ce dernier continuait son jeûne miraculeux dans une cellule qu'il s'était fait édifier contre le mur de l'église, qui en garde encore les vestiges : jusqu'à ce qu'enfin l'avocat général, ayant fait surprendre certains poulets rôtis que de pieuses âmes transmettaient nuitamment à l'anachorète, celui-ci fut envoyé à la citadelle de Turin.

[2] *Topographie médicale de la ville de Chambéry et de ses environs.* Daquin. — Chez Gorrin, à Chambéry (6 juin 1787), 152 p. in-8°.

entretiennent les fièvres putrides à Chambéry (Lullin, 1774, p. in-8°), et dans plusieurs passages de ses publications antérieures. Cette fois, il entreprit de réunir, sous un titre commun, tout ce qui pouvait améliorer leur condition physique, et il fit précéder ses conseils d'un aperçu statistique sur la Savoie.

L'agriculture, qui est notre véritable et première industrie tient dans son livre une assez grande place. Cette science ne lui était pas étrangère. L'agriculture et la médecine puisent ensemble aux mêmes sources : toutes deux filles de l'observation, toutes deux appuyées sur la physique, l'histoire naturelle et la chimie, elles demandent à leurs adeptes certaine communauté d'études et de tendances. Et la plupart des médecins aiment à chercher dans l'agriculture un utile délassement, une douce diversion à leur attristant et pénible ministère. La première publication de Daqnin avait été une *Lettre* adressée, en 1771, *aux amateurs de l'agriculture.* Cette lettre, que j'ai vainement fait chercher dans la bibliothèque de la ville, à la Chambre d'agriculture et de commerce et dans les archives du ministère de l'agriculture, mérite cependant une mention, puisqu'elle donna lieu à la création presque immédiate de la *Société d'agriculture, des arts et du commerce de Chambéry*. Daquin en fut, dès 1773, secrétaire perpétuel. [1]

[1] Parmi les fondateurs de cette première association agricole savoisienne, on rencontre un nom mêlé dès longtemps à tout ce qui intéresse notre pays, celui d'A.-B. Costa. On remarque aussi Villat, connu par d'importants travaux sur notre statistique agricole; François-Joseph de Conzié, Burdin, etc. En 1775, Victor-Amédée III concéda à cette société le titre de *royale*, et voulut que son nom figurât en tête de la liste de ses membres. (Grillet, I, 194.) Il lui fit un don de 50,000 livres. Verneilh prétend (p. 412) que la somme ne passa pas le Montcenis. Le manuscrit

Dans sa *Topographie*, Daquin indique les vices principaux de notre culture : déboisements irréfléchis, mauvais assolements, excès de sarrasin, absence de bons vétérinaires... — Le mûrier, dont la culture est redevenue de nos jours une innovation, était en honneur chez nous en 1787. A chaque mois de mai, tous les propriétaires quittaient la ville pour aller élever leurs vers. Les soies savoisiennes, grâce à la préférence qu'elles obtenaient sur le marché lyonnais, formaient, dès le milieu du XVIIIe siècle, notre plus lucrative exportation.

Alors comme aujourd'hui, l'industrie languissait en Savoie ; et l'une des principales causes en était cette prévention maladroite qui s'acharne, chez nous, contre les produits indigènes. Notre pays cédait à vil prix ses matières premières, pour les racheter ensuite grevées d'une main-d'œuvre élevée. Daquin s'attristait de voir les chanvres, auxquels notre sol convient si bien, aller recevoir leur façon en Dauphiné. Et nous, tandis que l'on tisse à la porte de Chambéry des toiles qui rivalisent avec celles de Voiron, nous n'avons pas encore désappris la route des fabriques étrangères.

Mais il est temps d'aborder la partie fondamentale du livre, l'hygiène publique et privée. Sachons gré à Da-

de M. Chapperon dit, au contraire, que ce don amena la dissolution de la société, parce que ses membres s'en prévalurent pour refuser le payement des cotisations annuelles. Quoi qu'il en soit, la société s'éteignit au bout de huit ans environ ; elle avait puissamment contribué à répandre l'industrie séricole par la distribution gratuite de mûriers élevés dans ses pépinières. — Sous le gouvernement français, il se reforma à Chambéry une *Société libre d'agriculture*. Daquin en fut membre. Elle a publié en 1808, par l'intermédiaire de A. Marin, son secrétaire perpétuel, ses *Observations sur la nouvelle répartition de la contribution foncière*. — Lyon, chez Maillet, petit in-8°.

quin d'avoir pu former des états complets des naissances, mariages et décès durant sept années. Notons aussi que nos hôpitaux offraient dès lors les résultats les plus avantageux, puisque la mortalité n'y était que de 1 pour 100.

Daquin déclara possible la réduction de la mendicité : c'était à cette époque une idée hardie. Il signala diverses améliorations matérielles qui suivirent sa motion plus ou moins rapidement : suppression des moulins intra urbains, afin de régulariser l'écoulement des eaux, abaissement des remparts, prohibition des sépultures dans les églises, propreté des allées, etc. — Il avait aussi dénoncé l'insalubrité particulière du faubourg Maché, que les dépenses faites dès lors n'assainiront malheureusement pas.

Dans l'hygiène privée, il s'éleva contre toutes les causes factices qui abaissent chez nos populations le haut type sanitaire concédé par la nature : répugnance coupable à appeler l'homme de l'art dans les accouchements, oubli de l'allaitement maternel, sevrages tardifs, négligence à soumettre les enfants à l'inoculation, emploi des corps de baleine, vie sédentaire des jeunes personnes amenant les pâles couleurs, prédominance de certains aliments vermineux, et aussi du café au lait, qui, selon lui, multiplie les maladies putrides ; abus du tabac à fumer, propageant les apoplexies et les diverses affections du cerveau... — Parmi ses avis, quelques-uns exercèrent une réelle et salutaire influence ; mais plusieurs n'ont malheureusement rien perdu de leur actualité.

Quant aux mœurs et aux coutumes, il faut l'entendre blâmer la disproportion croissante entre les fortunes et les dépenses, principalement celle de la table ; protester contre la mode irraisonnée des vins étrangers, contre la multiplication des cafés, et déplorer la diminution sen-

sible de la gaîté nationale en proportion de l'accroissement de toutes les sortes de luxes.... Mais en tous ces points, nous avons tellement renchéri sur nos aïeux, que nous comprenons difficilement comment ils motivaient de telles admonitions.

Comme la plupart des œuvres de notre auteur, cette publication eut l'honneur d'une polémique. Un anonyme piémontais attaqua la *Topographie* dans la *Biblioteca oltremontana*. Dans cet écrit, où percent à travers d'assez pauvres plaisanteries l'envie individuelle et la jalousie nationale, le critique fut réduit à chercher matière dans quelques accessoires. La *Défense* [1] fut vigoureuse, mordante : si bien que l'anonyme, poussé à bout, se démasqua dans un second libelle, signé du docteur Bellardi et du comte Félix de St-Martin. [2] On était en 1788 : Daquin persiffla le savant grand seigneur ; il y eut un reflet de Beaumarchais dans sa piquante ironie, et il finit par lui conseiller d'être « Mécène plutôt que Juvénal, étant plus fait pour l'un que pour l'autre. » Quant au docteur, il lui demanda la topographie de Turin. [3]

Nonante-un commençait : entraînant la génération dans son tourbillon fatal, la révolution s'apprêtait à ravir

[1] *Défense de la topographie médicale de Chambéry, par Daquin, son auteur, contre un article du t. XII, p. 260, d'un journal italien intitulé:* Bibl. oltrem. ad uso d'Italia. — Chambéry, chez Gorrin (29 janv. 1788);

[2] *Osserv. botan. con un saggio d'appendice alla flora pedemontana, del medico L. Bellardi, indirizzate al s^r conte F. San Martino, sopra alcune piante nominate nella Topogr. med. di Ciamberi e sua difesa.* — Torino, Prato, 1788.

[3] *Réponse à la Lettre de M. le comte F. de Saint-Martin, et aux Observat. botan. de M. L. Bellardi*, etc., par Daquin. — Chambéry, Gorrin (1er mai 1788); 47 p. in-8°.

aux savants leurs fructueux loisirs. Mais Daquin étudiait encore... Du sein de notre petite ville, Daquin émettait une idée nouvelle : — de cette idée date la création de la médecine aliéniste ; — à cette création, Pinel, dix ans plus tard, attachait son nom. [1]

Certes, celui qui médite le beau livre de Pinel sur l'aliénation, se sent peu porté à l'accuser de plagiat : toutes les conditions de supériorité absolue s'y présentent avec une telle évidence, que la froide critique fait place à l'admiration. Mais le travail de Daquin resta-t-il inconnu à Pinel ? « Les sentiments qui animaient ces deux hom-« mes de génie, dit le docteur Duclos [2], étaient trop « naturels pour qu'on ne puisse pas leur accorder de les

[1] *La Philosophie de la Folie*, par Daquin. —Chambéry, Gorrin, 1791 ; 106 p. in-8°.
Traité médico-philosophique sur l'Aliénation mentale ou la Manie, par Pinel. — Paris, 1801.

[2] Ces lignes étaient à peine écrites, qu'une mort prématurée enlevait le docteur Duclos à ses amis et à son œuvre. La Providence, qui se réserve de couronner les vies utiles et vertueuses, ne lui a pas accordé de voir debout l'asile de Chambéry pour les aliénés. Cet établissement, qui fut la passion et le tourment de son existence, perpétuera sa mémoire et enrichira notre patrie. — Pour nous, ses confrères, nous l'avons perdu au moment où il allait vivre parmi nous, et nous laisser apprécier plus fréquemment cette instruction pratique, cette modestie sincère, cette expansion chaleureuse, d'où naissait le charme de son entretien. — Le docteur Duclos n'a vécu que quarante-cinq ans ; il en a consacré vingt à l'étude des aliénés et de leurs hospices. Ses relations avec les plus célèbres aliénistes de France lui avaient gagné leur affection aussi bien que leur estime. Naguère encore, nous entendions son éloge de la bouche de MM. Dugast (de Dijon), Girard de Cayleux, Parchappe (de Rouen). — Il laisse : *Études médicales sur quelques établissements d'aliénés de France ; — Mémoire pour servir à la création d'un nouvel asile d'aliénés en Savoie ;* 1846. — Un manuscrit sur la *Législation des Aliénés*, et beaucoup d'autres notes précieuses. (Ce dernier travail a été publié depuis par les soins de M. le chanoine Tournier, ami du défunt et confident de sa pensée.)

« avoir manifestés à l'insu l'un de l'autre. » — Et cependant on a peine à croire que la première édition de Daquin, imprimée en langue française et aux portes de la France, ait été ignorée de Pinel, de cet auteur érudit, qui cite dans son livre tout ce qu'ont fait ou écrit les anciens et ses contemporains, qui n'omet pas même un Florentin, le docteur Chiarruggi, imprimé en Toscane en 1794. — Pourquoi Pinel, qui, dans le cours de son ouvrage, attribue le nom de *manie* à une espèce particulière d'aliénation, a-t-il incorrectement intitulé son livre : *Traité médico-philosophique sur la Manie* ? N'est-ce point qu'il avait dans son esprit le titre si naturel de Daquin : *Philosophie de la Folie*, mais qu'il reculait devant une conformité compromettante ? — Et n'est-on pas en droit de le juger avec sévérité, quand on le voit s'obstiner dans son silence sur Daquin, après avoir reçu la dédicace de sa seconde édition (1804), et ne le nommer nulle part dans ses œuvres postérieures. [1]

Aussi les aliénistes étrangers à la France insistent-ils sur la priorité de l'auteur savoisien. Je visitais, en 1842, l'hospice des aliénés, à Reggio ; le docteur Galloni me montrant cet établissement, l'un des plus remarquables de l'Italie : « Votre patrie, me dit-il, devrait une statue à l'illustre Daquin, prédécesseur de Pinel. » — Ce vœu du savant Italien s'accomplira, nous l'espérons, lors de l'érection du nouvel asile pour les aliénés : Daquin, Foderé et Duclos ont leurs places marquées sous le pérystile de ce monument.

[1] Voy. son *Nouveau Traité sur l'Aliénation*, 1809 ; sa *Clinique de la Salpêtrière*, 1807 ; les diverses éditions de sa *Nosogr.*, 1798, 1807, 1810. — Il faut lire aussi l'intéressant article de notre estimable compatriote, le docteur Caffe, dans son *Journal des Connaissances médicales*, année 1838.

Reportons-nous à cette époque de surexcitation scientifique et sociale qui préparait la Révolution. La fraternité humaine, qui n'eût jamais dû s'appeler que Charité, accomplissait une évolution nouvelle sous le nom de *philanthropie*. John Howard humanisait les prisons et améliorait les hôpitaux. — La médecine devenait plus positive et plus affectueuse à la fois au contact de l'esprit mathématique, expérimental et philosophique du siècle : elle saluait avec orgueil la naissance d'une psychologie physiologique. — Le sentiment de la dignité humaine se révélait sous des formes nouvelles ; la philosophie s'infusait en toutes choses et en toutes sciences : prélude séduisant que devait troubler bientôt la malice des uns, la faiblesse des autres et l'enivrement de tous.

C'est en ce moment solennel que deux hommes, ingénieux par l'esprit et par le cœur, songeaient à appliquer au traitement de la folie les progrès de leur art. Mais Pinel était à Paris, au milieu des douze cents aliénés de Bicêtre et de la Salpêtrière, parmi les savants, les philosophes et les bibliothèques, au foyer intellectuel du monde. Quelques années de retard lui avaient donné Esquirol sur les *Passions, causes de maladie*, Fodéré (an VIII), Percfect, Darwin, Crighton et plusieurs autres... — Daquin, au contraire, dix ans plus tôt, au fond d'une vallée des Alpes, dans une petite ville, seul pour son œuvre, méditant en face d'une cinquantaine de malades, dans l'ancien cloître de nos Mineurs Observantins, soulevait solitairement le voile d'un art nouveau. — Aussi, y eut-il à notre avis plus de mérite, sinon plus de gloire, à être Daquin à Chambéry, que Pinel à Paris.

La première édition de la *Philosophie de la Folie* parut, avons-nous dit, en 1791. Mais déjà en 1787, Daquin

avait déposé au bas d'une page de sa *Topographie* cette phrase grosse d'avenir : « La médecine ne s'est occupée jusqu'ici que des moyens physiques de traiter les fous ; elle a négligé ceux qu'on pourrait tirer de la philosophie, et certainement il y aurait beaucoup à dire sur ce point. » (Page 115.)

Quand Daquin écrivit son livre, les aliénés étaient enfermés dans des cachots infects, maintenus avec des chaînes, domptés par les coups : après les avoir saignés, purgés et douchés, on les oubliait ; on croyait avoir fait assez, quand on les avait mis hors d'état de nuire à la société. Tel était leur sort dans tous les hospices. — Exceptons cependant, pour l'honneur de la charité chrétienne dont nous prononcions le nom tout à l'heure, certains asiles dirigés par des communautés religieuses, celui de l'ordre de Malte, celui de Bethleen à Londres, de Sarragosse en Espagne, et, tout près de nous, celui des Augustins à Pontcharraz. Là, on retrouvait quelques traces des douces et habiles méthodes indiquées par Celse et Cœlius-Crurelianus, et employées dans certains temples de l'antique Egypte.

Daquin réclama la bienveillance de la société envers des malades confondus avec les coupables ; il lui demanda de travailler efficacement à réparer des maux souvent causés par elle. Il osa déchaîner ces furieux ; il les entoura de propreté et de soins, d'air pur et de lumière. A l'aveugle routine, il substitua une sage spécialisation des remèdes. Prévoyant « qu'une *maison d'aliénés* est le plus puissant instrument de guérison de la folie, qu'elle a une action physique et morale sur les malades, » il réclama pour eux une architecture particulière. — A des infirmités morales, il opposa un traitement moral : la

persuasion, l'heureuse influence du travail, le spectacle salutaire de l'ordre et de la nature, le doux empire de la musique.

Pinel et Daquin offrent dans leurs deux ouvrages une conformité frappante de principes et de vues, et des inductions involontaires naissent à chaque page du parallélisme soutenu de leurs assertions. — Toutefois Pinel juge de plus haut l'utilité en médecine de la psychologie et de la cranoscopie ; il entre dans les détails administratifs et économiques avec toute l'autorité d'une vaste expérience. Daquin, de son côté, apprécie plus nettement les moyens pharmaceutiques ; et il est encore aujourd'hui cité pour cette appréciation.[1] Il peut aussi revendiquer ses considérations favorites sur l'influence de la lune chez les maniaques, son originale idée sur l'âge de *maturité nationale*, et sa conception vraiment hipocratique du *tempérament factice*, immuable et de longue durée, qu'acquièrent les fous.

A la fin de son ouvrage, Daquin pose et résout, par une négative formelle, la question de savoir *si le suicide est un acte de folie*. « Le suicide, conclut-il, n'est pas un fou, mais un lâche; il n'est pas un héros, ni un esprit-fort : il n'y a rien au monde au-dessous de lui. » — Un tel jugement, s'il ne mérite pas une application absolue, nous prouve du moins que Daquin soumettait inflexiblement au contrôle de sa libre et droite critique ses auteurs les plus chéris.

Vient ensuite une espèce de hors-d'œuvre sur les systèmes en médecine, sur les études et les débuts du médecin, sur ses rapports avec le public, sur l'utilité de

[1] *Répertoire général des Sciences médicales*, et autres.

l'anatomie et sa popularisation. Citons quelques lignes de cet homme, qui pressentait l'avenir et voulait toujours que la science fût moralisatrice : « L'anatomie humaine devrait faire une des parties essentielles de notre éducation.... Croit-on qu'une légère notion de cette science ne serait pas aussi utile et bien préférable à mille futilités dont on se tourmente à meubler la tête des enfants.... Quand même nous n'aurions qu'une connaissance superficielle de notre corps, nous éviterions alors les excès en tout genre..., et il en résulterait une amélioration assurée dans notre physique et dans nos mœurs. » — Tout ce chapitre se lit avec plaisir : écrit avec cette chaleur qui anime toutes ses pages, mais d'un style plus correct et moins inégal que d'ordinaire, il respire à un haut degré ce dévouement à l'humanité, cet amour de la science, ce sentiment élevé de dignité professionnelle, qui caractérisaient Daquin dans sa conduite et dans ses écrits.

Mais tandis que Daquin ouvrait si dignement l'honorable série des aliénistes Savoisiens [1], la révolution frappait à sa porte, et venait lui demander d'autres dévouements dans un ordre nouveau. — Le 17 décembre 1792, Chambéry élisait pour la première fois ses officiers municipaux. Trente années de services médicaux indistinctement rendus aux riches et aux pauvres, tant de publications avantageuses à son pays, des connaissances aussi variées que profondes, un esprit sage et indépendant à la fois : tout recommandait Daquin à ses concitoyens. Acclamé par 343 suffrages, son nom sortit le deuxième

[1] Foderé, à Strasbourg; Bouché, à Nantes; Cerise, à Paris; Dianand et Duclos, dans notre pays.

de l'urne électorale. Genin l'avait précédé : venaient ensuite Sancet, Mansord, Balmain et les autres.

Désireux de suivre Daquin à travers des temps si difficiles pour un administrateur, j'ai dépouillé la série relative des procès-verbaux de l'Hôtel-de-Ville, cette mine si féconde, si intéressante et presque encore vierge. A chaque page j'ai retrouvé le nom de cet homme de bien, aussi scrupuleux exécuteur de son mandat civique que laborieux soutien de la science et de son art. — Ici ses fonctions de bibliothécaire le font déléguer pour tout ce qui concerne ce précieux dépôt. [1] — Plus loin, il trace les modèles pour le dénombrement de la population. — Il régularise la profession des sages-femmes, et fait approuver la proposition du docteur Rey pour leur instruction. — Il est commis pour toutes les questions de voirie et de police médicale ; il fait repaver la rue couverte, obtient le décret contre les sépultures dans les églises, exerce les fonctions de conservateur des hôpitaux. — Il contrôle le régime des prisonniers avec une humanité périlleuse, et fait adopter pour eux un plan alimentaire. — Il défend avec une parfaite indépendance l'enseignement des religieuses de Sainte-Ursule ; il fait un rapport sur l'éducation primaire des deux sexes, et son plan, approuvé par la commune, est adressé au département.

C'est ainsi que, sans sortir de sa sphère naturelle, Daquin travaillait, comme officier municipal, à tout ce qui intéresse la santé publique, l'instruction et la statistique. Mais en dehors de son rôle officiel, il fut encore plus recommandable pour bien des actes de généreux

[1] La bibliothèque publique de Chambéry fut ouverte en 1785, sous la direction du chanoine Bazin du Cheney et du docteur Daquin.

dévouement envers les victimes de la politique. — « Dans ces temps orageux, dit un manuscrit contemporain, il résista courageusement à toute idée contraire à l'humanité; soutint les malheureux et les prisonniers, et se conduisit en de graves circonstances avec toute la sagesse possible... » — Daquin sortit de la municipalité aux élections du 15 brumaire an IV, au moment où ne suffisaient plus le zèle véritable, l'indépendance de caractère et les connaissances administratives, et où la révolution, débordée par elle-même et donnant au patriotisme une définition nouvelle, poussait aux affaires des *patriotes* d'un nouveau genre.

Cependant Daquin ne rentra pas entièrement dans la vie privée : à l'organisation de l'école centrale du Mont-Blanc, il fut nommé professeur d'histoire naturelle. Il exerça aussi les fonctions de président du conseil d'administration et de police de l'école, et celles de directeur du Jardin-des-Plantes. — « Du temps de Rousseau, dit Verneilh[1], il avait été question d'un jardin botanique... Ce projet, voté par Jean-Jacques dans sa jeunesse, s'était réalisé jusqu'à un certain point lors de l'institution des écoles centrales. Un Jardin-des-Plantes avait été formé à Chambéry, et, par une singularité remarquable, la direction en avait été confiée à un ancien ami de Jean-Jacques et son compagnon d'herborisation, M. Daquin. » Ils avaient en effet étudié ensemble la flore de nos montagnes (*Déf. de la Topog.*, p. 25); et plus d'une fois,

[1] *Statistique générale de la France, départ. du Mont-Blanc.* — Paris, chez Testu; 1808, in-4°.

parcourant les Beauges[1], ils avaient abrité leurs haltes sous le chaume des Daquin, à Thoiry.

Ce serait une intéressante histoire que celle de notre instruction publique durant la révolution française. On y verrait briller un instant plusieurs institutions que notre âge sue à relever : chairés de physique et de chimie expérimentale, laboratoire, jardin botanique, cours d'histoire naturelle...., et peut-être de cette étude comparative jaillirait quelque utile enseignement.

Dans cette école, qui compta plus de 300 élèves, et fut l'une des plus florissantes de la République, Daquin eut pour disciples Antoine Replat, directeur des mines; l'architecte Claude Pellegrini, l'agronome Joseph Marin, les deux Saint-Martin, le botaniste Bonjean, le docteur Sonjeon, médecin divisionnaire en chef sous l'empire; le docteur Rey Aimé, chirurgien de nos hôpitaux, professeur de chirurgie, vice-président de l'Académie royale de Savoie....

Le manuscrit des *leçons* de Daquin, dont je dois à M. Genin la communication, se compose de six épais in-4° entièrement écrits de sa main, et n'est pas le moindre monument de sa remarquable activité. Il comprend la zoologie, moins les poissons et les reptiles; la botanique et la minéralogie. — L'histoire de l'homme occupe à elle seule l'un des volumes : c'est la partie la plus soignée et la seule vraiment originale. La question des races y est traitée *in extenso*, et résolue dans le sens biblique. Une comparaison entre l'intelligence et l'instinct sert de transition à l'étude des quadrupèdes, où les détails sont

[1] Riches et belles montagnes au centre de la Savoie, entre Chambéry, Annecy et Albertville.

tirés de Buffon, quoique le plan soit déjà celui de Cuvier. — La botanique réclamant une prédilection spéciale, revient annuellement avec l'une des autres parties. Elle est exposée d'après la méthode de Linnée ; celle de de Jussieu, bien que sa supériorité fût déjà reconnue, était encore à l'état d'essai. — Mais un reproche fondamental à faire à tout le cours, c'est qu'il n'est nullement *localisé*, et l'on y chercherait en vain ces détails intéressants, ces applications usuelles qu'offraient au professeur nos roches et nos grès, nos ardoises, nos lignites et nos tourbes, nos mines, la zoologie et la botanique de nos montagnes.

Daquin enseigna régulièrement pendant les six années que dura l'école centrale, « heureux, — pour emprunter ici la judicieuse appréciation de M. Raymond (le père)[1], — heureux de s'être associé à ces hommes estimables et laborieux qui, sur tous les points de la France, ont lutté avec courage au sein des tempêtes politiques, pour arracher à l'ignorance et à la barbarie la génération naissante, pour préserver d'une ruine complète les restes des anciens édifices, et préparer ainsi les matériaux destinés aux nouvelles constructions.... »

Les années s'accumulaient sur Daquin sans ralentir son ardeur. — C'est en 1801 qu'il écrivit sa *Lettre sur la*

[1] *Comptes-rendus des cours de l'École centrale du Mont-Blanc durant l'an X.* — Bien qu'imprimés à Chambéry en deux formats, ces comptes-rendus ne sont pas complets à la bibliothèque de la ville.... Les nombreuses lacunes qu'offre encore notre bibliographie nationale, malgré le zèle de M. le bibliothécaire actuel, font vivement désirer qu'un appel soit adressé, dans l'intérêt de notre histoire, à tous ceux qui possèdent quelque publication savoisienne non inscrite au catalogue de la bibliothèque.

Vaccine, et qu'il remplit les fonctions de secrétaire du comité central établi pour sa propagation. En 1804, il rééditait la *Philosophie de la Folie*, et commençait la publication de ses *Observations météorologiques*. — Membre du conseil de recrutement, il remplit durant trois années ces fonctions délicates avec une intégrité exceptionnelle. — Il fut appelé, vers la même époque, à faire partie du Conseil général du département, et y porta cette capacité variée, cette activité consciencieuse qui le rendaient partout éminemment utile.

En janvier 1809, dans les *Étrennes religieuses*, almanach publié à Lyon, parut un article anonyme sur *la Religion toujours attaquée et toujours défendue*. L'auteur s'adressait particulièrement à la dernière forme de l'incrédulité, la physiologie matérialiste ; et classant sous cette bannière Helvétius, Cabanis, Gall, de Tracy, il leur opposait les médecins spiritualistes. — La forme de cet écrit semblait au premier abord inoffensive pour Daquin. Toutefois, comme sa prédilection pour le système de Gall [1] était bien connue de l'auteur des *Étrennes* [2], Daquin eut quelque droit de s'émouvoir de la leçon qu'on avait prétendu donner « aux crânologistes et aux hommes avides de ce misérable genre de nouveautés. » Admirateur du célèbre Cabanis, il s'indigna de voir juger par un trait de caricature le grand ouvrage des *Rapports du physique et du moral*, digne sans doute d'une critique plus sérieuse. Daquin avait soutenu la doctrine de la liberté morale et la responsabilité légale du suicide ; il

[1] Voy. son *Cours d'Histoire naturelle* et la *Philosophie de la Folie*.

[2] L'abbé Bigex, supérieur du grand Séminaire, plus tard archevêque de Chambéry.

s'était montré dans toutes les occasions spiritualiste, religieux même. Si connu par toutes ses publications, il s'étonna justement de n'être point cité parmi les médecins défenseurs des saines doctrines. Bref, il releva vivement le gant; et dans ses *Quelques mots aux Étrennes*, il négligea trop souvent de réfuter le fond pour quereller la forme.

Son antagoniste répliqua par la *Conversation d'un jour*[1]; mais, s'irritant à son tour, il ne tint pas compte de l'âge de Daquin, de son honorable caractère et de la réserve commandée par l'anonyme. Il se répandit en insinuations piquantes contre un adversaire qu'il désignait presque nominalement, s'exposant à dénaturer ses assertions à la faveur du dialogue, et lui jetant malignement à la face une pompeuse apologie du docteur Socquet. [2] — Cette fois, Daquin voulut se donner le double avantage de la courtoisie et de la modération. *La Conversation d'un siècle* [3] vint clore la bouche à « sa très jeune et très enfantine sœur cadette; » et toute la brochure fut comme son titre, une plaisanterie sans fiel. L'anonyme lui avait fait une mauvaise chicane parce qu'il adressait ses *Quelques mots* aux *Étrennes;* Daquin lui cria : « Démasquez-vous! il faut bien que je parle au livre, puisque l'auteur se cache.... » Et il finit en proposant *saint Socquet* pour figurer au calendrier à côté de saint Luc.

Ainsi finit cette dispute de plumes, qui n'avait pas altéré, du moins ostensiblement, les rapports des deux

[1] *La Conversat. d'un jour dans une ville du départ. du Mont-Blanc, en supplément aux Étrennes religieuses de* 1809. (Sans indication.)

[2] Le médecin Socquet, professeur de physique et de chimie à l'école départementale du Mont-Blanc, auteur de plusieurs ouvrages.

[3] Brochure in-8° de 63 pages; février 1810. (Sans indication.)

écrivains ; car l'anonyme, s'étant malencontreusement brûlé le pied au plus fort de la querelle, recevait chaque jour la visite du docteur, qui était alors médecin du séminaire, et s'inquiétait peu des conséquences possibles de son indépendance de langage.

Agé de quatre-vingt-un ans, Daquin voulut donner encore un gage à la science et à ses compatriotes ; il traduisit le grand traité de Sacco sur la *vaccination.* [1] Ce fut sa dernière œuvre : une affection dont il portait depuis quelque temps les signes avant-coureurs, une fluxion de poitrine, l'enleva en peu de jours, le 11 juillet 1815, à quatre-vingt-trois ans. [2] — Il conserva jusqu'au dernier moment cette égalité philosophique, cet enjouement aimable qui étaient dans son caractère, et s'éteignit avec calme au milieu des consolations de l'amitié et des secours de la religion.

Désintéressé dans l'exercice de sa profession, Daquin mourut pauvre. Il avait consacré trente mille francs à composer sa bibliothèque, qu'il appelait ingénieusement *sa campagne.* Outre les auteurs de médecine, elle contenait les voyages, les philosophes et les poètes. On y remarquait le grand traité d'Alibert *sur les maladies de la peau*, avec son magnifique atlas, — la splendide publication géographique de Humboldt, — la belle édition de Buffon, et plusieurs autres ouvrages qu'on ne rencontre d'ordinaire que dans les bibliothèques publiques, ou chez les riches, amis des sciences. — Daquin éprouvait une

[1] *Trattato di Vaccinazione*, etc., *del dottore Luigi Sacco. — Milano, tip. Mussi;* 1809. — Trad. en Français par Daquin. Paris, 1813, in-8°.

[2] Registre des décès de Notre-Dame de Chambéry, conservé à la cure de cette paroisse.

joie naïve à déballer les envois de ses libraires, et humait avec toute la sensualité du bibliomane l'odeur caractéristique des livres neufs. — Il avait aussi réuni d'assez belles collections : ses minéraux furent acquis par l'ingénieur Brun, et ont passé des mains de ses héritiers à notre Société d'Histoire naturelle.

Daquin s'était rendu familiers les philosophes de son siècle. Il rapportait de cette fréquentation quelque chose de la tournure frondeuse et tranchante de leur esprit ; mais ce vernis tout extérieur n'altéra jamais ses convictions religieuses : il croyait et pratiquait. Au jeudi-saint de chaque année, cet homme, chez qui tout revêtait une teinte piquante d'originalité, endossait régulièrement certain habit rouge-brun indispensablement réservé pour cette solennité ; puis il descendait à la librairie voisine, et de là, un livre de prières sous le bras, se rendait à la communion. Après quoi, il restituait au libraire son livre, et rentrait pour serrer l'habit rouge-brun jusqu'à la pâque suivante.

Daquin fut lié d'amitié avec le docteur Rey père, avec Salteur-Balland (Jean-Baptiste)... Fidèle à toutes ses affections et leur digne appréciateur, il aimait à consulter ses amis, et « éprouva (ce sont ses expressions) combien il est doux d'en avoir de vrais dans toutes les occasions de la vie. » — Il fut recherché par tout ce que Chambéry possédait d'esprits cultivés et d'hommes éminents, et entretint correspondance avec un grand nombre de célébrités étrangères. — Dans sa conversation incisive et variée, il entrait une forte dose de cette causticité qui ne vient pas du cœur, et qui forme un trait assez ordinaire du type de ses concitoyens. Son ton et ses manières respiraient cet antique parfum de bonne société, que

l'on ne connaîtra plus bientôt que par tradition. — Sa tenue était toujours irréprochable, recherchée même. Par ce soin de sa personne et par son goût pour les exercices du corps[1], non moins que par son invariable sobriété, il prolongea jusqu'à la fin de sa vie le charme d'un extérieur naturellement agréable. Ses yeux avaient gardé leur feu spirituel, sa bouche son sourire doucement railleur, ses traits leur fine découpure : seulement sa taille élevée s'était courbée à la suite d'une chute de voiture.

Sa pratique était circonspecte sans timidité, ferme sans obstination préconçue. Contre l'habitude des érudits, il se gardait des systèmes « comme de l'arme la plus dangereuse, comme d'un moyen bien reconnu de tuer méthodiquement les malades. » Il se moquait plaisamment des médecins « qui s'empressent d'adopter les nouvelles théories, et se comportent à la manière des élégants et des élégantes, se piquant d'être les premiers à suivre les nouvelles modes ; car la mode règne aussi dans les sciences, et la médecine a bien les siennes.... » — Il voulait que le praticien fût instruit en physiologie, qu'il eût attentivement suivi les hôpitaux, et contrôlé dans les amphithéâtres les enseignements de la maladie par les révélations du cadavre. Mais il savait s'éclairer par la science sans jamais perdre de vue la *nature*. Médecin hipocratiste, c'est à elle qu'il attribuait, dans les maladies aiguës, la plus grande partie des guérisons, n'en accordant qu'une petite part au médecin, une plus petite encore aux médicaments. (*Folie*, p. 255.) Plus

[1] Il avait passionnément aimé le jeu de paume, et il lui était arrivé de faire la partie du comte d'Artois.

on connaît les forces de la nature, plus on se sent disposé à respecter son autonomie, sans la gêner par une médication intempestive. Aussi Daquin repoussait-il la polypharmacie de son siècle ; il attaquait vivement « tout ce fatras de drogues, tout cet appareil de formules dont on étouffe les pauvres malades. » Il se fiait moins aux produits de la pharmacie qu'à la douce influence des consolations morales, et il prédit l'avénement prochain d'une thérapeutique plus simple et plus rationnelle. (*Folie*, p. 262.)

Daquin eut deux nobles sortes d'orgueil, celui de sa profession et celui de la patrie : personnellement il sut rehausser son mérite par sa modestie ; et devancier de Pinel, il déclara que « l'ouvrage de son collègue était d'un maître, et le sien d'un écolier ! » — D'une susceptibilité presque farouche en ce qui touchait à la dignité de l'art, il fut vivement hostile à ceux qui ne partageaient pas entièrement ses honorables scrupules. Ainsi disposé, et vif jusqu'à l'emportement, il se fit plus d'un ennemi. Cependant il était bon confrère : l'assurance modeste, les prévenances affectueuses l'attiraient et le ramenaient aisément ; il savait apprécier une opposition consciencieuse et décente. — Il aimait les jeunes gens, et se plaisait à les guider en des excursions botaniques, qu'interrompait joyeusement un frugal déjeuner.

Daquin avait compris les avantages de l'association ; il la prisait et l'encourageait sous toutes ses formes. Il prit l'initiative d'un *Casin littéraire* pour la jeunesse de Chambéry. Jaloux de voir maintenir intacte cette dignité de rapports publics et confraternels, caractère distinctif du corps médical de Chambéry, il avait désiré et tenté

l'établissement d'une *Société médicale savoisienne* ; mais la réalisation de ce projet était réservée à notre âge. — Mêlé à toutes les institutions utiles de la patrie, il fut en outre le correspondant actif des principales Sociétés savantes de l'étranger : de la Société royale de Médecine de Paris, de celle de Montpellier, de l'Athénée de Lyon, de l'Académie impériale de Turin, de la Société d'Agriculture de la même ville, et de l'Académie italienne.

Malgré l'absorption qu'opère sur l'homme public la multiplicité des obligations extérieures, et sur le savant les quotidiennes sollicitations de l'étude ; malgré la dispersion de sentiments qu'occasionnent au médecin les exigences variées de la clientèle ; malgré, dirons-nous encore, l'égoïsme proverbial du célibat, Daquin sut faire toute sa vie leur large et bonne part aux devoirs et aux affections de la famille. — Avec des revenus qui se bornaient à peu près aux gains irréguliers de la pratique, il fit longtemps les frais de l'entretien de ses deux sœurs devenues infirmes. — Sa mère ayant été frappée de paralysie à soixante-treize ans, il la conduisit aux eaux d'Aix ; il y surveilla tout son traitement avec une pieuse sollicitude, et c'est sous les inspirations de l'amour filial qu'il recueillit les matériaux de son traité sur Aix.

Tel fut l'homme distingué dont j'ai essayé de retracer le souvenir. Son nom restera dans la science de l'Aliénation et dans celle des Eaux minérales. Sa patrie, qu'il a servie et honorée, lui gardera sa reconnaissance et la mémoire du cœur.